

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRONT L'ACHETER.

[Je n'obéis ni nu commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N° 9.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1837.

Prix : Quatre Sous ! ! !

POÉSIE.

LE CONSOLATEUR.

Jeune étranger, qu'a-tends-tu sur la rive ?
Pourquoi tes yeux ront-ils baignés de pleurs ?
Pourquoi penses-tu à l'onde fugitive ?
As-tu redit tes secrètes douleurs ?

Répète encor le récit de tes pines ;
Peut-être, ainsi, puis-je les adoucir ;
D'une infidèle as-tu pocté les chaînes,
Et ne peux-tu les briser sans mourir ?

Point n'est ici de larmes éternelles,
Point n'est de pleurs qu'on ne puisse éteindre ;
Quand sous espoir nous les croyons mortelles,
L'aile ductrice, ainsi, vient les sécher.

J'ai comme toi, dans mon triste exil,
Amant trahi, demandé le repos ;
Une autre ombre a daigné me sourire,
Je l'attendis et je ne mourus pas.

ANÉLANGES.

LE MOUSSE DE CHAMBRE.

Le mousse est un pauvre petit enfant
qui se jette à bord avec un sac fort léger,
du courage, un cœur et l'événement
de voir du pays.

Il aura le mal de mer, des taloches
et force misère : il le sait, mais il veut
se marier à la mer.

Comme le capitaine a observé que les
femellettes étaient plus sujettes au mal
de mer que les jeunes gens forts et dé-
terminés, il en a conclu que de grands
efforts moraux pouvaient dompter jus-
qu'à un certain point la propension que
les nouveaux arrivans ont de jeter par
dessus le bord ce qu'ils ont mangé.

Aussi, le capitaine a-t-il dit au petit
mousse ; *Sinç l'avis d'être malade, tu
recevras quinze coups de martinet* ; et le
mousse, à la mine du capitaine, n'a rien
répondu : il s'est décidé à ne pas laisser
paraître le mal qui va le tourmenter.

Le navire est déjà en mer ; il roule.
Tout craque à bord ; les habitués seuls
se tiennent sur le pont ; les autres sont
jetés d'un bord à l'autre. Le mousse,
en courant de la chambre à la cuisine a
jeté son déjeuner aux poissons. *Tu crains
de compler tes chemises, je crois*, lui dit
le capitaine. — *Non, capitaine*, répond
le petit malheureux, en essuyant les gros-
sas larmes qui roulent dans ses yeux.
Les quinze coups de martinet ne lui sor-

tent pas de la tête. Dans sept à huit
jours il sera guéri, tandis que les passa-
gers, dorlotés dans la chambre, vomis-
sent pendant la moitié de la traversée.
Le capitaine était physiologiste.

Quand le mousse est devenu familier
avec son monde, et que son pied est de-
venu marin, il se hasarde le soir à écou-
ter, sur le gaillard-d'avant, les contes
que les marins redisent pour abrégér les
heures de quart. Le tems s'écoule :
le mousse oublie en les écoutant qu'il
doit se lever matin pour nettoyer les as-
siettes, aider le cuisinier à allumer le
feu qui doit faire bouillir le thé de l'offi-
cier de quart ; et, quand une main vi-
goureuse vient réveiller M. le mousse
bloté dans son hamac, il se montre quel-
quefois paresseux à sauter sur le pont :
malheur à lui si la terrible voix de l'offi-
cier de quart a demandé : *Où est le
mousse ? le martinet fera son jeu.*

Le mousse est ordinairement porté à
plaisanter avec l'équipage ; et à la suite
de ces jeux, où la force acquiert toujours
une supériorité incontestable, des talo-
ches pleuvent sur le plus faible. Si Pon
se plaint au capitaine, le martinet fait
encore des signes. *« Pourquoi avez-
vous plaisanté avec l'équipage ? — Mais,
capitaine, c'est l'équipage qui a plaisan-
té avec moi. — Je vous avais cependant
défendu de jouer avec les matelots. — Ils
m'appellent toujours Fil-à-Vole, Bosse-
Debout ou Pénit, sans votre respect. —
C'est votre faute, double polisson. Mai-
tre donne-lui quinze coups de fouet pour
moi, et quinze pour vous. — Oui, capi-
taine.*

Une caronade du gaillard d'arrière
prête sa culasse à l'exécution ; le mou-
se, la culotte sur les talons, y est amené ;
il reçoit, en criant un peu, la rati-
on distribuée par la main inflexible du
maître. Le martinet, instrument de son
supplice lui est mis sur l'épaule pendant
qu'il répare le désordre de sa toilette, et
le patient va remercier le capitaine de
l'avoir fait corriger, en promettant qu'il
ne retombera plus dans la même faute.

Mais trois ou quatre jours se sont à
peine écoulés, que le mousse réparaît
sur la caronade. Plus ses fautes de-
viennent fréquentes, plus le châtement
devient rigoureux ; et sa vie, mêlée de
larmes et de joie, des taloches qu'il re-
çoit et des friandises qu'il dérobera à la
chambre, se passe entre les alternatives
les plus diverses, jusqu'à ce qu'enfin il
devienne novice. Son état change alors ;

il est presque matelot ; il grimpe dans
les haubans, apprend à faire des amar-
rages ; et, quand le mousse qui l'a rem-
placé vient à mériter les sévères repro-
ches des officiers ou de l'équipage, le
novice n'est pas le dernier à l'accuser,
en répétant avec orgueil : *« Quand j'é-
tais mousse !... »*

LE DIABLE DANS LA PLAINE SAINT DENIS.

HISTOIRE QUASI-INVRAISEMABLE.

Le marquis de D....., brillant officier
aux gardes, était à la cour de Louis
XV le fiste que lui permettait son im-
mense fortune. Jeune et doué des plus
aimables qualités, son courage dans
maintes affaires lui avait valu le nom de
Sans-Peur. Joignant à la bravoure la
meux établie un sang-froid imperturba-
ble, jamais on ne le vit dans aucune cir-
constance faire parade d'une témérité ir-
réfléchie. En un mot, sa réputation en
tout genre n'avait jamais souffert d'at-
teintes, et faut-il le dire ? quoique vivant
à la cour, ses amis étaient nombreux !

Un matin, son valet de chambre lui
annonça la visite d'un inconnu qui désire
lui parler. Il ordonne qu'on l'introduise
et se trouve en présence d'un homme
d'une cinquantaine d'années, dont la
mise n'attestait ni l'aissance ni la pauvre-
té. Si l'on eût connu dans ce tems le
fameux juste-milieu, on aurait pu le lui
appliquer sans crainte de contradiction.

« Monsieur le marquis (ainsi s'expri-
ma l'inconnu,) je n'ai l'honneur de vous
apprécier que de réputation ; ma démar-
che vous semblera peut-être indiscrette,
mais j'aborde franchement le bit de ma
visite. Votre bravoure est à l'épreuve,
et c'est pour cela que je viens vous faire
une proposition. — Quelle est-elle, de-
manda M. de D....? — Voulez-vous voir
le diable ?

« A cette apostrophe un peu brusque, le
marquis regarda fixement son interlocu-
teur. — « Êtes-vous venu dans mon hôtel
pour vous moquer de moi ? — Dieu m'en
garde ; mon intention n'est pas de me
jouer d'un homme de votre mérite, mais
bien de lui procurer une distraction in-
connue que ses richesses n'ont pu jamais
lui procurer. »

Monsieur de D....., voyant le sang-
froid de cet homme, voulut le pousser à
bout. « J'accepte volontiers ce que vous
m'offrez ; mais à combien portez-vous
votre salaire pour un spectacle si étrange ?
A coup sûr, vous ne pensez pas que je